

LE FOYER DE LA GAITÉ,

PROLOGUE (MÉLÉ DE COUPLETS) DE

POLICHINELLE AVALÉ PAR LA BALEINE,

PAR MM. BRAZIER ET CARMOUCHE;

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉÂTRE
DE LA GAITÉ, LE 29 DÉCEMBRE 1823.



PRIX : 50 CENT.



PARIS,

POLLET, LIBRAIRE-ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉÂTRE, RUE
DU TEMPLE, N. 36, VIS-A-VIS CELLE CHAPON.

—
1824.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

M. MOLLARD, bon bourgeois,
habitué de la Gaîté. M. PARENT.
LE RÉGISSEUR du Théâtre. . M. BRÈGI.
M^{lle} ROSALBA. M^{me} ADOLPHE.
M. DULORGNON. M. FRANCISQUE.
PUPPO, joueur de Marionnettes. M. MERCIER.
Une Bouquetière.
Un Bourgeois.
Le Crieur de Pièces.
Un Marchand de Lorgnettes.
GILLES. }
ARLEQUIN. }
CASSANDRE. } Marionnettes.
M^{me} GIGOGNE. }
LÉANDRE. }
PANTALON. }
Un Petit POLICHINELLE vivant.

La Scène se passe au Théâtre.

La Décoration représente le Foyer du Public.



Vu au Ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de S. Exc., en date de ce jour.

Paris, le 12 décembre 1823.

Par ordre de Son Excellence :

Le Chef adjoint,

COUPART.

De l'Imprimerie de DAVID, rue du Faubourg Poissonnière, n. 1.

LE FOYER DE LA GAÏTÉ,

PROLOGUE MÊLÉ DE COUPLETS.

SCÈNE PREMIÈRE.

DULORGNON , un BOURGEOIS , Promeneurs ,
Hommes et Femmes.

Air du pas des Trois Cousines.

Promenons-nous, messieurs, mesdames,
Ici respirons à loisir ;
On nous donne deux mélodrames,
Nous avons le temps de frémir.

DULORGNON.

Là bas ma place est surveillée :
C'est payer bien cher le plaisir,
Je sors d'une loge grillée ,
J'ai besoin de me rafraichir.

CHŒUR

Promenons-nous , etc.

LE BOURGEOIS.

Eh ! bon soir, M. Dulorgnon, comment vont les plaisirs ?

DULORGNON.

Mais, comme cela, je ne suis pas en train.

LE BOURGEOIS.

Savez-vous quand on donnera la première représentation de la pantomime nouvelle ?

DULORGNON.

Je ne vous dirai pas, je n'ai pas lu l'affiche.

LE BOURGEOIS.

J'espère qu'on la répète depuis assez long-temps. Il faut que ce soit quelque chose de bien beau.

DULORGNON.

Laissez donc ; ce sera quelque absurdité comme tout ce qu'on joue dans ces théâtres.

LE BOURGEOIS.

Est-ce que vous n'aimez pas les spectacles du boulevard ?

DULORGNON.

Ah! ne m'en parlez pas ; c'est une horreur.

LE BOURGEOIS.

Mais il me semble que je vous y vois souvent.

DULORGNON.

Très-souvent. D'abord tous les jours de premières représentations, ce sont les plus amusantes ; et puis il n'y aurait pas moyen de se présenter dans le monde, si l'on n'avait pas vu le mélodrame à la mode ; cela ne m'empêche pas de dire que c'est un genre détestable.

SCÈNE II.

Les Mêmes , MOLARD.

M. MOLARD, à la cantonnade.

Allons, c'est bon, je sais bien qu'il y aura du monde.

LE BOURGEOIS.

Ah! voilà, M. Molard, un habitué du théâtre de la Gaité.

DULORGNON.

Je vous quitte, j'ai aperçu dans la salle certaine dame...
Sans adieu, mon cher. (*Il sort.*)

MOLARD, de même.

Gardez-moi ma place... je vous dis que je reviendrai.
(*Il entre en saluant très-respectueusement.*)

LE BOURGEOIS.

Ah! ah! M. Molard, toujours fidèle à la Gaité.

MOLARD.

Oui, monsieur, la gaité c'est dans mon genre. (*on rit*)
Vous riez, messieurs, j'aime la gaité, je suis un vieux Français.

LE BOURGEOIS.

A-propos de cela, à qui donc en aviez-vous tout-à-l'heure ?

MOLARD.

C'est à la mère Desplaces, l'ouvreuse des premières.

LE BOURGEOIS.

Ah! oui, celle qui a toujours l'air d'une mauvaise humeur.

MOLARD.

Le fait est que, pour une ouvreuse, elle n'a pas une

figure ouverte, nous ne sommes pourtant pas ici dans un grand théâtre, et quoique j'entre d'habitude avec un billet blanc, on ne devrait pas... Croiriez-vous qu'elle faisait la récalcitrante pour me garder ma place.

AIR : *Vaud. de la Somnambule.*

Il viendra, disait-elle, du monde,
Et je n'en répons nullement ;
Je me fâche, elle s'empôte et gronde :
Alors moi, je lui dis sèchement :
Il est plaisant qu'ici l'on me chicane,
Quand je prends le soin, dans ce cas,
De laisser à ma place une canne,
C'est comme si je ne sortais pas,
Oui, c'est comme si je ne sortais pas.

QUELQUES PERSONNES, *qui se sont approchées pour écouter.*

Vous avez raison.

MOLARD.

J'aime mieux ça que de laisser des gants ou des objets de poche, parce qu'il peut y avoir des quiproquos.

LE BOURGEOIS.

Mais, voyez-vous, il faut, pour avoir des places, se mettre bien avec les ouvreuses, en leur donnant la pièce...

MOLARD.

Mais je lui donne souvent, très-souvent... une prise de tabac, en passant. C'est une abonnée de ma tabatière. Au reste, rien pour rien, c'est ici comme partout.

AIR : *Voulez-vous passer, payez.*

Voulez-vous passer, payez,
Vous dit tout le monde
A la ronde,
Voulez-vous passer, payez,
Tous les chemins vous sont frayés.

Lorsqu'une averse, le dimanche,
Vient inonder le boulevard,
Sur le ruisseau jetant sa planche,
Que dit le petit savoyard ?...
Voulez-vous, etc.

D'un air fier et levant la tête,
Que dit un hautain protecteur,
Quand on lui remet la requête
D'un pauvre solliciteur ?...
Voulez-vous, etc.

Que dit la docteur qui remarque
 Que nous gagnons les sombres bords,
 Et que dit Caron sur sa barque,
 Même lorsque nous sommes morts.
 Voulez-vous, etc.

LE BOURGEOIS.

Ah ! ça, M. Molard, vous êtes donc toujours amateur de nouveautés ?

MOLARD.

Oui, monsieur, je viens habituellement aux premières représentations par prudence ; voyez-vous, comme ça, je suis sûr de voir la pièce... Quoique pourtant, dans ces théâtres-ci, les directeurs soient très-aimables pour le public... Une pièce tombe, on vous la joue quarante ou cinquante fois de suite... Au moins après ça, les spectateurs peuvent juger si elle est réellement bonne ou mauvaise.

LE BOURGEOIS.

Heureusement, on n'est pas tenu d'y venir.

MOLARD.

Eh bien, monsieur, on y vient, et je dirai plus, on y revient quand la pièce offre quelque intérêt... Écoutez donc, il faut du tems pour bien connaître un ouvrage... et puis à mesure qu'on les donne, cela fait plaisir... aux auteurs d'abord.

LE BOURGEOIS.

Soyons juste; il ne faut pas être trop difficile au boulevard.

MOLARD.

Je sais bien, je sais bien.

AIR de Lantara.

Dramaturges, vaudevillistes,
 Sur le théâtre ont tout fait et tout dit,
 Heureusement les machinistes
 N'ont pas encor perdu l'esprit.
 Si les auteurs ménagent leurs cervelles,
 Les directeurs savent se mettre en frais;
 Les décorations nouvelles
 Rajeunissent les vieux sujets.

SCÈNE III.

Les Mêmes, UNE BOUQUETIÈRE , UN CRIEUR
DE BROCHURES , UN MARCHAND DE LOR-
GNETTES , etc.

LA BOUQUETIÈRE , *criant.*

Achetez des roses , messieurs.

LE CRIEUR.

Achetez le mélodrame de la Pauvre Orpheline. Ah !
demandez , demandez.

LE M^d. DE LORGNETTES.

Foulez-vous tes lorgnettes ?

LE GARÇON DE CAFÉ.

Orgeat , limonades , caramel , bonbons !... de la bière ,
du cidre ; voulez-vous du sucre d'orge ?

LE M^d. DE LORGNETTES , à *Molard*

Foulez-vous un pon lorgnette ?

LA BOUQUETIÈRE , *lui mettant un bouquet sous le nez.*

Achetez-moi des fleurs..... pour la petite fille !... vous
savez ?

MOLARD.

Allons , chut , chut ! est-ce qu'on dit ces choses là devant
tout le monde ? (*aux autres*) Laissez-moi donc tran-
quille , vous m'étourdissez.... Les foyers de théâtres sont
comme des bazars à présent... on se croirait aux produits
de l'industrie !

AIR : *Hair est une folie.*

On y trouve des lorgnettes
Qui nous font voir de plus près
Les dames et leurs attraits ;
On y trouve des bouquets ,
Du plaisir et des gimblettes ,
Qu'on donne aux petits enfans
Qui pleurent et sont méchans ;
Parmi les objets futiles
On y crie avec éclat
Des drames , des vaudevilles
Et des carafes d'orgeat.

(*Les marchands recommencent à crier*).

MOLARD.

Paix donc ! paix donc !

(*On entend au dehors la musique de l'orchestre*).

L'OUVREUSE, à la porte.
Messieurs, l'on commence.

TOUS.

AIR : *En carillon.*

Messieurs, partons,
Qu'on s'installe
Dans la salle ;
Vite rentrons,
J'entends le bruit des violons.

MOLARD, au bourgeois.

Mon cher voisin,
Pour ma canne je réclame...

LE BOURGEOIS.

Moi ; pour ma femme...

MOLARD.

Elle est à bec à corbin.

REPRISE.

Messieurs, partons, etc.

(*Ils sortent tous.*)

SCÈNE IV.

MOLARD, seul.

Allez, allez, messieurs... je vous souhaite bien du plaisir... Allez voir ce grand coquin brûler la maison de ces pauvres diables... Pour moi qui suis propriétaire, je n'aime pas du tout les incendies, attendu que je ne suis pas assuré... et si le feu prenait près de ma maison de la rue du Foin, ça brûlerait comme de la paille.

SCÈNE V.

MOLARD, LE RÉGISSEUR.

LE RÉGISSEUR, *entrant.*

Tiens ! vous voilà, M. Molard ! que faites-vous là ?....
Vous avez l'air du solitaire sur le mont Sauvage !

MOLARD.

Ah ! ah ! M. le régisseur, ma foi je vous l'avourai, votre Solitaire m'a fait frémir plus de cent fois, j'en ai même fait une petite maladie.

LE RÉGISSEUR.

Eh ! comment n'êtes vous pas dans la salle ? le 3^e acte est commencé, et c'est le plus intéressant.

MOLLARD.

Où, je sais bien que la fin, c'est ce qu'il y a de plus amusant.... mais, voyez-vous.... si vous voulez que je vous le dise, je commence à me fatiguer de vos mélodrames.

LE RÉGISSEUR.

Taisez-vous donc!.... si l'on vous entendait..... e-ce que ces choses-là doivent se dire?

MOLLARD.

Je n'en parlerais pas si l'on nous écoutait; mais, voyez-vous, c'est trop fort, des filles séduites, des pères sévères, des jaloux qui se vengent!.... et puis des yeux qui pleurent, des nez qui se mouchent, des femmes qui se trouvent mal.... ça va trop loin, il faudra finir par ne dîner qu'après le spectacle, pour être sûr de faire tranquillement la digestion.

LE RÉGISSEUR.

Que voulez-vous, M. Mollard?

AIR : *Ca n' se peut pas.*

Le mélodrame fait fortune ,
Du public nous suivons le goût ;
Ne nous gardez donc pas rancune.

MOLLARD.

Je ne vous en veux pas du tout ,
Mais je pense que sans vous nuire ,
Excusez ma simplicité ,
Il ne serait pas mal de rire
A la Gaité.

LE RÉGISSEUR.

Allons, M. le malin, est-ce que nous n'avons pas quelque fois le malheur de vous égayer et dans les moments les plus pathétiques encore?

MOLLARD.

Que diable, je crois bien... on met à présent de si singuliers personnages en scène.... des gaillards qui en font de toutes les couleurs!... des conspirateurs, des contrebandiers, des forçats libérés, des galériens échappés... quelle jolie société!....

LE RÉGISSEUR.

Ah! il faut être juste, nous avons plus souvent encore

des gens vertueux, des hommes accusés à tort et persécutés, des femmes innocentes.

MOLARD.

Non, non, il n'y en a pas beaucoup chez vous.... excepté votre *Pauvre Orpheline*... cette jeune personne se conduit d'une manière parfaite!.... mais, sur mon honneur, je n'ai jamais vu autant de voleurs que chez vous.

LE RÉGISSEUR.

Comment l'entendez-vous?... vous allez nous faire une réputation....

MOLLARD.

Parbleu, *Ali-Baba ou les 40 Voleurs*... ne voilà-t-il pas une belle académie!... quelle diable d'idée ont vos auteurs, toujours des vols, des assassinats, des raptus.... tout ça me trotte dans la tête... tenez, en sortant du *Vampire*, je me rappelle que j'ai eu un cauchemar!... dont madame Molard se souviendra long-temps... sans aller bien loin, votre *Homme de la forêt noire*, que de nuits blanches il m'a fait passer!.. quoique du reste, ce fût un fort brave homme.... ce n'est pas moi qui en dirai du mal.

LE RÉGISSEUR.

Vous nous rendez la justice de convenir que nos pièces sont très-morales et que le crime finit toujours mal.

MOLLARD.

Oui, joliment!... tenez je me souviens de M. Defresne... qui faisait les tyrans là à côté..... et puis tant d'autres.

AIR : *Amis dépouillons nos pommiers.*

J'ai connu deux ou trois brigands,
D'ailleurs fort estimables ;
A l'Ambigu j'ai vu long-temps
L'un des plus redoutables ;
Pour ses attentas,
Chaque soir, hélas !
La justice, j'en tremble,
Pendait le coquin,
Et chaque matin
Nous déjeunions ensemble.

A la fourchette... il aimait beaucoup les huitres... et je pense qu'il les aime encore, car malgré tous ses crimes il se porte comme vous et moi.

LE RÉGISSEUR.

Heureusement, car moi qui vous parle, depuis 15 ans je ne fais que cela.

AIR : *Que d'établissemens nouveaux.*

Nous sommes tous de bons enfans,
Mais dans les rôles qu'on nous donne,
Le crime est aux appointemens,
Nous faisons ce qu'on nous ordonne ;
Par état nous obéissons,
Et quand un traître nous arrive,
Nous tuons, nous assassinons.....
Il faut que tout le monde vive.

MOLLARD.

En parlant de vivre, vous avez donc laissé mourir ce pauvre Chien de Montargis?

LE RÉGISSEUR.

Hélas, oui, Monsieur.

MOLLARD.

J'en suis fâché, c'est un sujet que vous remplacerez difficilement.

SCÈNE VI.

Les Mêmes, M^{lle} ROSALBA, DULORGNON, *on entend dans la coulisse.*

DULORGNON.

Donnez-moi le bras, belle dame, c'est par ici qu'est le foyer.

M^{lle} ROSALBA.

AIR : *Il est dans ce village.*

C'est une chose unique,
Chez moi, c'est peut-être un travers,
Mais le bruit, la musique
M'ont affecté les nerfs.

DULORGNON.

Asseyez-vous, ma bonne.

M^{lle} ROSALBA.

D'honneur, si je n'avais
Ici trouvé personne,
Je m'évanouissais.

ENSEMBLE.

C'est une chose unique, etc.

DULORGNON, MOLARD.

Votre accident s'explique,
Non, non, ce n'est pas un travers;
Car souvent la musique
Chez nous fait mal aux nerfs.

MOLARD, *allant vers elle et fouillant dans sa poche.*

Ah! mon dieu!... et je n'ai pas.... M. le régisseur, tâchez
de nous procurer du vinaigre ou de l'eau de Mélisse.

M^{lle} ROSALBA.

Ah! fi donc!

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

Lorsque j'éprouve ce malaise
Et que mes nerfs me causent un accès,
Moi, qui chéris la mode anglaise,
Je respire des sels anglais,
Je n'aime que les sels anglais;
Sur mes esprits leur pouvoir salutaire
Produit toujours de bons effets.

MOLARD.

Moi, de vos sels je n'userai jamais,
Car, excepté les poires d'Angleterre,
Je n'aime pas ce qui vient des Anglais.

DULORGNON.

Eh! bien, Madame, vous sentez-vous mieux?

MOLARD.

Je vous engage, Monsieur, à lui frapper dans les mains;
c'est en frappant bien fort qu'on fait revenir les femmes!

DULORGNON, *avec dédain.*

Que nous veut ce bourgeois? merci, brave homme,
merci.

M^{lle} ROSALBA.

Rassurez-vous, M. Dulorgnon, ce ne sera rien. Je n'ai
pas le temps, car je veux être rentrée pour la scène du
traître!... ah! les traîtres!... c'est ce que j'aime le mieux
dans les mélodrames!

LE RÉGISSEUR.

Si Madame désire... je vais faire appeler le médecin du
théâtre.

M^{lle} ROSALBA.

Non, non ce n'est pas la peine.

DULORGNON.

Comment vous avez un docteur *ad hoc*...

LE RÉGISSEUR.

Certainement.

AIR : *Cet arbre apporté de Provence.*

Vous pensez que dix fois par semaine,
 Le spectacle serait changé,
 Nos dames auraient la migraine
 Pour avoir un jour de congé.
 Aux entorses, aux promenades,
 Comme il faut que nous mettions un frein,
 Nous ne croyons les gens bien malades,
 Que lorsqu'ils ont vu le médecin.

MOLARD.

Madame est-elle sujette à ces indispositions-là?

DULORGNON.

Madame a beaucoup de faiblesses.

M^{lle} ROSALBA.

Je ne vivrais pas sans cela... c'est ma santé... et les
 émotions violentes!.. c'est si doux?

MOLARD.

C'est, peut-être, la chaleur... la foule... l'air... ou une
 disposition naturelle.

M^{lle} ROSALBA.

Oh! non, non... je sais d'où cela vient, j'ai voulu faire
 la courageuse... et trois chapitres de lord Byron m'ont
 mise dans cet état.

MOLARD.

Vous vous trompez... vous voulez dire Piron, l'auteur
 de la Métromanie, un auteur facétieux...

DULORGNON.

Non, mon cher Monsieur... vous êtes un peu arriéré...
 lord Byron.

MOLARD.

Ah! un gros mylord anglais!

M^{lle} ROSALBA.

Quel délicieux auteur! j'en suis folle...

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver?*

Quand dans un château ténébreux,
 Il égare un instant mon âme,
 Quand je lis ses romans affreux,
 D'abord je sens que je me pâme;

J'ai des frissons, j'ai des terreurs,
 Je deviens presque frénétique,
 Je souffre, j'étouffe, je meurs,
 Et j'en rends grâce au romantique.

MOLARD, *à part.*

Elle doit bien s'amuser. (*haut*) Ma foi, madame, à votre place, j'aimerais mieux lire nos romans français, les Contes arabes, l'Histoire Romaine, et les pantomimes nouvelles.

DULORGNON, *riant.*

Ah! ah!... il est précieux!

M^{lle} ROSALBA.

Adorable!

DULORGNON.

Délicieux!...

M^{lle} ROSALBA.

Impayable!...

DULORGNON.

AIR: *Vive la lithographie.*

En honneur, il me fait rire;
 Madame, allons nous placer.

MOLARD.

Qu'est-ce que cela veut dire?
 Prétendrait-on me vexer?

LE RÉGISSEUR.

Calmez-vous, monsieur Molard.

MOLARD.

Quand on discute sur l'art!...

DULORGNON.

Laissons là ce babillard.

MOLARD.

Me prend-on pour un Jobard?

DULORGNON.

Vous radotez, mon brave homme.

MOLARD.

Vous m'appelez radoteur;
 On pourra vous prouver comme
 François Molard a du cœur.

M^{lle} ROSALBA, *avec dédain.*

Fuyons cet original,
 Ou je vais me trouver mal!

MOLARD, *à Dulorgnon.*

Vous n'avez qu'à dire un mot,
 Je suis à vous aussitôt.

DULORGNON, *s'approchant de Molard et lui serrant la main.*

Monsieur, vous avez, je gage,
Pour tant vous évertuer,
De l'honneur et du courage...

MOLARD, *faisant signe de s'en aller.*

J'ai l'honneur de vous saluer.

DULORGNON.

A la bonne heure... je suis charmé que nous n'ayons point d'affaires... vous saurez qu'au pistolet, je suis sûr qu'à trente pas ma balle friserait vos ailes de pigeon.

MOLARD, *élevant la voix.*

Monsieur, une arme à feu ne m'a jamais fait peur. (*ici on entend le bruit d'un coup de fusil.*) (*tombant sur une chaise.*) Ah! mon dieu!

DULORGNON et M^{lle} ROSALBA, *riant.*

Ah! ah! ah!... la plaisante caricature.

M^{lle} ROSALBA.

Venez donc vite, M. Dulorgnon, je vous le disais bien, nous ne verrons pas la scène du crime, dépêchons-nous. (*ils sortent.*)

SCÈNE VII.

MOLARD, LE RÉGISSEUR.

LE RÉGISSEUR *allant à lui.*

Vous n'êtes pas blessé, M. Molard?

MOLARD.

Si, mon cher, je suis blessé!... je suis blessé des propos de ce Fierenfat... (*remontant le théâtre.*) Où est-il, ce faquin-là?..

LE RÉGISSEUR.

Tenez, le voilà qui parle à l'ouvreuse.

MOLARD.

Eh bien! qu'il y reste, laissons tomber tout cela; il a pris le bon parti... j'en ai fait filer plus d'un de cette manière-là... mirliflor...

LE RÉGISSEUR.

Allons, remettez-vous, on dirait qu'il vous a fait peur...

MOLARD.

Non, Monsieur; mais quelle diable de manie avez-vous, de faire des explosions... renoncez donc à ces plai-

santeries-là... trouvez-vous donc dans une salle, au milieu de la poudre, de la fumée... que j'aie reprendre ma place à l'orchestre, et je suis sûr que je vais avoir une quinte....

LE RÉGISSEUR.

Allons, vous vous prononcez contre notre genre.

MOLARD.

Oui... pourquoi ne jouez-vous pas des pièces plus gaies, plus tranquilles, qui ne mettent pas tout à feu et à sang...

LE RÉGISSEUR.

Parce qu'on ne peut pas toujours jouer des pièces telles que *le Pied de Mouton*, *le Chat Botté*, *la Barbe Bleue*.

MOLARD.

J'entends bien votre affaire... mais, en cherchant, un peu, on pourrait trouver des sujets neufs. A-t-on déjà traité la petite Cendrillon?

LE RÉGISSEUR.

Dix-sept fois.

MOLARD.

C'est dommage! la petite pantoufle verte m'amusait beaucoup... beaucoup!

LE RÉGISSEUR.

Les modes changent, il faut changer avec elles pour plaire au public.

MOLARD.

C'est égal, en cherchant bien dans vos cartons... eh! tenez, il me vient une idée. Je me rappelle avoir vu en 71, 72 ou 73, je ne vous dirai pas au juste, c'était à la foire Saint-Germain, non à la foire Saint-Laurent..... il y avait un petit spectacle de marionnettes appelés les grands fantoccinis.

LE RÉGISSEUR.

J'en ai entendu parler.

MOLARD.

Eh! bien monsieur, je m'y amusais infiniment; vous me direz, j'étais plus jeune qu'à présent... il y a quarante-huit à quarante neuf ans... tenez, si vous m'en croyez, vous devriez tenter un essai en ce genre.

LE RÉGISSEUR.

Eh bien! M. Mollard, si vous voulez que je vous le dise, nous y avons pensé!

MOLLARD.

En vérité!

LE RÉGISSEUR.

Oui; nous avons retrouvé dans nos paperasses le canevas d'une ancienne pantomime qui, dans son temps, fit courir tout Paris; nous l'avons arrangé de notre mieux et nous allons en risquer la représentation.

MOLLARD.

Prenez-y garde; une pantomime, ça ne dit pas grand chose, mais vous y aurez mis du spectacle, des décorations?

LE RÉGISSEUR.

C'est tout ce qui fait le mérite d'une pièce de ce genre.

MOLLARD.

Et de bien d'autres. Comment appelez-vous cette ancienne pantomime?

LE RÉGISSEUR.

Arlequin avalé par la Baleine.

MOLLARD.

Ah! en effet, je me rappelle..... c'était une farce!..... dame, une farce, cela doit être gai.

LE RÉGISSEUR.

J'attends ici même un habile mécanicien qui doit venir avec ses pantins.

MOLLARD.

Si je ne suis pas de trop, je vous demanderai la permission de rester avec vous, afin de causer avec ces messieurs-là.

LE RÉGISSEUR.

Comment donc? (*On entend jouer l'air, comme font les petites marionnettes.*)

Tenez, vous n'attendrez pas long-temps, le voici.

Le Foyer.

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, PUPPO, *suivent deux hommes portant une grande manne pleine de marionnettes.*)

PUPPO, *arrive en chantant.*

AIR : *Vivent les Gascons, mes amis.*

Honneur,
Monsieur le régisseur ;
En groupe
J'ai placé ma troupe.
Dans mes pantins vous choisirez
Et prendrez
Ce que vous voudrez.
Mes petits hommes, j'en réponds,
Ne craignent pas les coups de pattes ;
En plein air et dans les salons
On voit partout des automates.
Honneur, etc., etc.

LE RÉGISSEUR.

Soyez le bien venu, nous vous attendions avec impatience.

PUPPO.

Voici d'abord les pantins vulgaires, qui cependant ont fait l'admiration des plus grandes villes de France, telles que Bordeaux, Brive-la-Gaillarde, Carthagène et Constantinople.

LE RÉGISSEUR ET MOLLARD *rient.*

Ah! ah! ah! ah!

PUPPO.

Vous riez, Messieurs, vous n'êtes pas les seuls ; mais savez-vous ce que je réponds aux plaisans ?

AIR : *Présent, présent (de Stanislas).*

De mes pantins ne riez pas,
Marionnettes
Que vous êtes ;
Pour le conduire à chaque pas,
Chacun a son fil ici bas.

Messieurs, dans le siècle où nous sommes,
Grâce à des fils plus ou moins fins,
Ne fait-on pas mouvoir les hommes
Comme je fais de mes pantins.

De mes pantins, etc.

Cet agioteur sans ressource
 Prouve à Paris, matin et soir,
 Que le cordon de notre bourras
 Est le fil qui le fait mouvoir.

De mes pantins, etc.

Que d'époux, toute la semaine,
 Par leurs femmes sont promenés;
 Le fil par lequel on les mène
 Est placé sous le bout du nez.

De mes pantins, etc.

MOLLARD.

Pas mal!... pas mal!... C'est une épigramme pour mes-
 sieurs les maris, ça me regarde.

LE RÉGISSEUR.

Ah ça! montrez-nous vos premiers sujets.

PUPPO.

Voici d'abord mon Arlequin.

MOLLARD.

Oh! pas d'Arlequins, on ne voit que de ça.

PUPPO.

Mon Gilles.

LE RÉGISSEUR.

C'est trop commun.

PUPPO.

Mon Cassandre... excellent grime... Madame Gigogne,
 duègne admirable... un Pantalon, vénitien très-célèbre.

LE RÉGISSEUR.

Que voulez-vous que nous fassions de ces acteurs là?

PUPPO.

Ce que j'en fais :

AIR : *Walse de Muller.*

Ne dites point de mal de mon spectacle,
 Tous mes acteurs sont d'excellens sujets;
 Pour les guider jamais je n'ai d'obstacle,
 Ils sont charmans, c'est moi qui les ai faits.

Il règne entr'eux une douce harmonie,
 Ils sont exacts et n'ont aucun défaut,
 Et quand le soir ma troupe est réunie,
 Dans le foyer on n'entend pas un mot.

Chacun paraît content de ce qu'il gagne;
 Mon vieux Scapin est un fort bon enfant.
 Gilles n'a pas de maison de campagne,
 Et Colombine est encor sans amant.

Mon beau Léandre est rempli de sagesse,
 Il étudie, et ce sujet charmant
 Est bon acteur et ne fait pas de pièce :
 Vous le voyez, j'y gagne doublement.

De mon danseur la jambe est bien tournée,
 Pour l'étranger jamais il n'a sauté ;
 Mon Arlequin ne fait point de tournée,
 Mon Pantalon ne m'a jamais quitté.

Loin d'imiter leurs célèbres confrères,
 L'argent et l'or n'ont point d'attraits pour eux,
 Et pour jouer, tous mes pensionnaires
 Etant de bois ne veulent pas de feux.

Quand leur vieillesse à la fin me tracasse,
 Chez un tourneur je m'en vais promptement,
 Et sans procès et sans huisiers, je casse
 Et les acteurs et leur engagement.

LE RÉGISSEUR.

Ma foi, Monsieur, je suis désolé de vous avoir fait venir pour rien, mais cela ne peut nous convenir.

PUPPO.

Oh ! ce n'est pas ce que j'ai de mieux. (à son garçon)
 Lustucru !

LUSTUCRU.

Maître !

PUPPO.

Va chercher le roi des bossus (*Il sort.*) Nous allons voir si vous résisterez au pantin qui va paraître. C'est celui qui dans ce moment est le plus à la mode ; tout le monde en vent, tout le monde en aura.

CHOEUR dans la coulisse.

AIR : *Ah ! le bel oiseau, maman.*

Mon Dieu ! le joli pantin !
 Que d'adresse
 Et de souplesse,
 Mon Dieu ! le joli pantin !
 Qu'il est espiègle et malin !

MOLLARD.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

LE RÉGISSEUR.

La première pièce est finie.

PUPPO.

Non, Monsieur, c'est mon Polichinelle ; vous entendez, il fait déjà son effet.

SCÈNE IX.

Les Mêmes, DULORGNON, Mlle ROSALBA, Marchands, Spectateurs qui suivent un petit Polichinelle représenté par un enfant.

CHOEUR.

AIR de la Polichinelle.

Silence !
 Silence !
 Polichinell s'avance ;
 Silence !
 Silence !
 Celui-là
 Vous plaira.

PUPPO.

Il fait des passes ,
 Des sauts et des grimaces ,
 Danse avec art ,
 Et fait le grand écart.

CHOEUR.

Silence ! etc.

MOLARD.

Mon cher régisseur, voilà votre affaire ; prenez-moi ce petit drôle, faites-lui faire des écarts, grimper sur des échasses, et s'il s'en tire comme il faut, si votre pantomime est amusante, si l'on y rit, si le public y vient, je vous répons que vous ferez des recettes. J'ai une observation à vous faire, et une observation très-importante ; si vous présentez un Polichinelle, vous ne pouvez plus guère appeler votre pièce : *Arlequin avalé par la Baleine* ; faites un coup de maître ; changez-moi ce titre là, et mettez sur votre affiche, en grosses lettres : *Polichinelle avalé par la Baleine*. Hein ! qu'est-ce que vous dites de cette idée là ? n'est-ce pas qu'elle est bonne ?... je n'en ai jamais d'autres.

LE RÉGISSEUR.

Je suivrai votre conseil, M. Mollard ; mais les encouragemens que vous me donnez ne suffisent pas pour me tirer d'inquiétude. Cette pièce est d'un genre si burlesque, si trivial, que je crains...

MOLARD.

Bah ! bah ! le public est indulgent, quand il s'amuse ; *tous les genres sont amusans, hors les genres ennuyeux*, a dit Corneille. Procurez-moi un billet pour la première représentation ; je me placerai sous le lustre, et vous verrez comme ça marchera.

DULORGNON.

Une pantomime ! tant mieux, il n'y aura point de tirades.

Mlle. ROSALBA.

Cependant, M. le Régisseur, vous n'avez pas l'intention de renoncer au mélodrame.

LE RÉGISSEUR.

Non, madame.

Mlle. ROSALBA.

A la bonne heure ; moi, je rafolle des pièces à sentiment, surtout quand on y trouve des brigands.

LE RÉGISSEUR.

Soyez tranquille, madame ; nous serions bien fâchés d'abandonner notre père nourricier ; nous ne voulons que jeter un peu de variété sur notre répertoire, afin de le rendre plus agréable au public.

DULORGNON.

Avec de si bonnes intentions vous devez réussir.

MOLARD.

C'est tout-à-fait mon avis ; cependant je trouve votre Polichinelle un peu jeune.

LE RÉGISSEUR.

Notre salle est petite ; nous n'avons pas besoin qu'il soit si grand ; d'ailleurs on aura plus d'indulgence pour lui.

PUPPO.

Oh ! je vous en réponds ; c'est un Mazurier en miniature.

MOLARD.

Puisse-t-il avoir autant de pratiques que son modèle !

LE RÉGISSEUR.

Et puissiez-vous, messieurs, trouver dans notre pièce nouvelle quelque chose de nouveau.

VAUDEVILLE.

AIR : *Tra la la, trou la la.*

Du nouveau (*bis.*)

Le nouveau

Toujours est beau ;

Du nouveau (*bis.*)

Et chacun criera : bravo !

LE RÉGISSEUR.

Rien n'est neuf sous le soleil ,

Par un travers sans pareil ,

Plus tout s'use et tout vieillit ,

Et plus ici bas l'on dit :

Du nouveau , etc.

ROSALBA.

Ce soir un chapeau plaira ,

Mais lorsque demain viendra ,

A sa modiste on dira

Changez-moi ce chapeau là.

Du nouveau , etc.

DULORGNON.

Vive la variété ,

Elle est notre déité ,

Que dit le peuple français ,

En amours comme en gilets ?

Du nouveau , etc.

MOLARD.

Pour la petite Alison ,

On a fait choix d'un baron ,

Que dit ce tendron joli

En voyant son vieux mari ?

Du nouveau , etc.

PUPPO.

Les sujets sont épuisés ,

Tous les auteurs sont usés ,

Et l'on dit de tous côtés ,

En voyant leurs nouveautés ,

Du nouveau , etc.

MOLARD , *au Public.*

Air : *Vers le temple de l'Hymen.*

On n'a pas encor servi

Au public une baleine ;

Nous avons eu quelque peine

A l'accommoder ici ;

Nous avons farci la pièce

De décors , de tours d'adresse ,

De ballets de toute espèce ,

De costumes à foison ,

Et si notre vœu s'exauce ,

Nous espérons que la sauce

Fera passer le poisson.

FIN.